

Bruno Kissling

Un voyage olfactif

Un après-midi d'octobre ensoleillé, avec un ciel bleu clair et un air froid. Des rayons de soleil vifs me réchauffent, alors que je suis abrité par le mur de la maison. Le bourdonnement des innombrables insectes dans le lierre fleurissant inodore à proximité de moi me plonge dans un demi-sommeil. Dans un état de rêve éveillé, je me lance dans un voyage à travers ma vie. Le long des sillages olfactifs de ma mémoire. Au-delà du temps.

Agé de 3 ans, avec de l'air matinal frais et pur dans les narines, je déambule à travers le jardin estival au lever du jour, en proie à de légers frissons. J'observe, à travers l'odeur herbacée-florale, des toiles d'araignée, ornées de perles de rosée étincelantes dans les premiers rayons de soleil et des escargots, sur leur sillon baveux-brillant, leurs cornes examinant les alentours. Enivré par l'odeur de prés terreux chauds et d'une couverture de laine sèche et poussiéreuse, moi, encore petit, je piquenique avec mes parents et mes sœurs dans l'herbe haute près de l'Aar. Un jet de jus de pamplemousse acidulé et sucré vient chatouiller mon nez curieux d'enfant. Dans la brise estivale algueuse, mousseuse et poissonneuse du cours d'eau titubent, frétille et bourdonnent des myriades d'insectes. Le faible vent d'ouest sentant la pluie apportée à mes oreilles d'enfant le ton monocorde des turbines de la centrale hydroélectrique voisine. Ce son est si aigu et fin que je ne l'entends déjà plus depuis longtemps, je peux seulement m'en souvenir. Des biscuits légèrement pâteux et sans goût, tirés d'une boîte en métal savamment confectionnée, avec une odeur de fond de boules de naphthaline, me font penser à mon arrière-grand-mère ridée avec son odeur particulière. Je suis assis sur ses genoux de manière assez inconfortable et je n'aime pas les biscuits. La silhouette de Giacomo Carninati émerge de la vapeur imprégnée de propane, à l'odeur de pâtes cuites. En tant que travailleur immigré italien, le Bergamasque logeait dans les années 50 dans une vieille baraque en bois imprégnée d'huile usée, qui était située sur notre terrain. J'étais impressionné par cet homme chaleureux, à qui le travail en forêt conférait une odeur de sapin, de terre et de mousse, avec son visage jovial et ridé et avec ses mains puissantes. J'aimais bien parler avec lui, même si je ne comprenais que *bon giorno*. Je reconnais à l'aveuglette n'importe quelle salle de classe à l'air sec et empreint d'odeurs de crayons de couleur et d'encres. Il est rare de sentir l'odeur sulfurée-humide-poussiéreuse lorsque les premières grosses gouttes de pluie d'un orage d'été viennent s'écraser sur le sol sec et chaud. C'est dans une telle atmosphère que j'ai couru pieds nus sur l'asphalte chaud, au milieu d'autres enfants, en direction de la maison, sous de gros nuages noirs bas et menaçants, avec les premiers éclairs et coups de tonnerre. Une odeur étouffante et poussiéreuse de vieux bois me fait penser au confessionnal et me hante encore aujourd'hui, comme à l'époque. L'odeur de la cire à parquet avec laquelle le sol était ciré le samedi renforce cette impression lourde. Les nuages d'encens portés par la musique au sein de l'église baignée de lumière me rendent infiniment solennel. Les coins usés des pages du dictionnaire de latin ont une odeur âcre de transpiration. Je sens que mon front est chaud à force de m'efforcer à apprendre. Quelle odeur alcoolisée agréable et vive à la fois que celle des copies fraîchement tirées. D'innombrables examens devaient être réalisés sur elles, avec une préparation plus ou moins approfondie et des résultats en adéquation. L'air a une odeur lourde de fleurs, terne et confinée, dans la pièce à vivre obscure, unique-



ment éclairée par des bougies. C'est ici que gît ma grand-mère, dont le corps sans vie est exposé à la maison. Et les gens du village viennent, en parlant à voix basse, pour réciter le rosaire et présenter leurs condoléances. Dans les longs couloirs du monastère, il règne un air froid et plâtreux sentant les cendres froides. D'innombrables fois, au fil des ans, nous longeons les murs, rangés par classe, en longues files, dans un profond silence, pour rejoindre le réfectoire et l'église. Des effluves de renfermé s'échappent du grand dortoir de l'école monastique, où dorment 75 écoliers, répartis dans de longues rangées de petites couchettes. Avec un souffle terreux et bourbeux, les prés détremés par la neige fondante se réveillent après un hiver sans fin à Engelberg. La salle d'autopsie de l'institut d'anatomie me laisse le souvenir d'une odeur imprégnée de formol. L'odeur du lilas et du printemps emplit la première nuit d'amour. Ma vieille casquette d'étudiant sent encore aujourd'hui la bière et la fumée des rencontres festives autour de la table des habitués. L'odeur du sang poisseux dans les blocs opératoires lors de mon internat et de ma période d'assistantat me répugne encore aujourd'hui. Je n'aurais jamais pu devenir chirurgien. L'odeur inoubliable de bébé de nos enfants me réchauffe le cœur. Et elle se répète avec nos petits-enfants. L'odeur de vitamine B est omniprésente dans le vieux cabinet médical qui est devenu mon cabinet il y a plus de 30 ans – et qui est devenu «inodore» pour moi. Le livre à peine ouvert a une odeur de papier, qui constitue une invitation sensorielle à la lecture et m'accompagne durant la lecture. L'odeur de fumée de bougie m'accompagne durant la rédaction de mon voyage olfactif sur mon ordinateur inodore qui ventile ...

C'est avec de légers frissons que je sors de ma rêverie. Le soleil couchant a disparu derrière les hautes haies d'ifs et l'endroit où je m'assieds habituellement pour me reposer est à présent à l'ombre. L'air frais du soir emplit mon vieux nez...

Correspondance:
Dr Bruno Kissling
Facharzt für Allgemeinmedizin FMH
Elfenauweg 6, 3006 Bern, bruno.kissling[at]hin.ch